ÉLOGE DE M. BOYER.

EXTRAIT DU TOME XVII

DES MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet rue Mignon 2.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE.

ÉLOGE DE M. BOYER,

PAR

M. FR. DUBOIS (d'Amiens),

Secrétaire perpétuel de l'Académie impériale de médecine.

LU A L'ACADÉMIE LE 14 DÉCEMBRE 1852.



A PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,

RUE HAUTEFEUILLE 19.

1853.

ÉLOGE DE M. BOYER.

Messieurs,

Il n'y a pas encore longtemps que les chefs les plus éminents de la chirurgie française, confondus aujourd'hui avec les médecins sous le titre de *docteurs en médecine*, étaient désignés dans nos écoles sous le nom de *maîtres chirurgiens jurés*. Et ce titre de *maître* ne s'obtenait qu'après s'être soumis à la dure condition d'être pendant de longnes années *apprentif* ou *garçon* chirurgien! Heureux ceux qui, après avoir obtenu le grade de *gagnant maîtrise*, et après un stage de six années dans les hôpitaux, se trouvaient dispensés des frais exorbitants de réception et de diplôme.

Ces simples et expressives dénominations rappelaient, il est vrai, la longue sujétion dans laquelle les médecins avaient tenu, en d'autres temps, les hommes les plus distingués et les plus méritants, mais en même temps elles montraient une glorieuse communauté d'origine, de destinée et de talents entre les chirurgiens et ces autres grands maîtres qui, sous le nom d'*artistes*, ou même d'*artisans*, étaient venus, aux mêmes époques, émerveiller le monde des œuvres de leur génie.

Qui ne sait que Bernard de Palissy était encore réputé *maître potier* après avoir doté la France de ses plus belles inventions; que Jean Goujon, après avoir embelli le vieux Louvre de ses plus gracieuses sculptures, n'était encore qu'un *maître tailleur de pierres*, et que tous ces

architectes, enfin, qui du XIIe au XVIe siècle ont couvert l'Europe de leurs ravissantes cathédrales, n'étaient que des *maîtres maçons!*

Ainsi, messieurs, de tous les grands chirurgiens qui ont précédé notre âge, tous avaient dû passer par ce rude et laborieux apprentissage; leur jeunesse avait été vouée au travail, à la pauvreté, et quelquefois à la misère! Franco, Guy de Chauliac, Ambroise Paré, J.-L. Petit et Desault avaient dû gravir ainsi les premiers degrés de cette noble profession; ainsi a dû faire enfin celui dont je vais aujourd'hui vous entretenir, ce bon et courageux apprentif chirurgien, qui, sorti de la boutique d'un maître barbier, devint chirurgien en chef de la Charité, professeur à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, premier chirurgien de Napoléon, baron de l'Empire, et pour dix générations d'élèves, tout simplement le *père Boyer!*

Déjà, vous le savez, messieurs, une voix qui vous est familière, bien plus éloquente et plus autorisée que la mienne, a dignement célébré les travaux et la personne de M. Boyer: c'était celle d'un grand chirurgien parlant d'un grand chirurgien, d'un maître parlant d'un autre maître; et j'ajoute que le cœur a eu sa part dans ces manifestations de la science. Honneur donc à M. Roux d'avoir ainsi couronné sa propre carrière! d'avoir interrompu des travaux si justement appréciés pour remplir ce pieux devoir! Lui aussi aurait pu dire, comme Tacite parlant d'Agricola, son beau-père: *Hic liber... professione pietatis aut laudatus aut excusatus erit;* mais, comme Tacite aussi, il ne devait trouver que des louanges là où d'autres se seraient estimés heureux de rencontrer de l'indulgence.

Quant à moi, messieurs, si j'ose esquisser quelques traits en dehors de cette belle composition, c'est uniquement pour disputer à l'oubli quelques uns de ces détails que le temps aura bientôt effacés de la mémoire des contemporains, détails touchants, simples comme celui qui les a fournis, et qu'à ce titre peut-être vous ne trouverez pas indignes de vous être racontés.

Alexis Boyer naquit, le 1er mars 1757, à Uzerches, petite ville du Limousin (aujourd'hui département de la Corrèze), de Jean Boyer et de Thérèse Goudrias. Il eut pour parrain son oncle maternel, Alexis Goudrias, et pour marraine sa sœur, Marie Boyer.

Son père était un pauvre tailleur, et sa mère tenait une petite bou-

tique de mercerie. Jamais M. Boyer ne crut avoir à rougir de cette humble origine; il en parlait au contraire volontiers, comme aussi des sacrifices que s'étaient imposés ses parents pour l'envoyer dans une modeste école où l'instruction qu'on donnait n'allait pas au delà de la lecture et de l'écriture. Un peu plus tard on le fit entrer en qualité de petit clerc dans l'étude d'un M. Mondat, notaire à Uzerches; mais déjà une première étincelle était venue comme éclairer ce pauvre enfant sur sa véritable vocation, et lui montrer la route qu'il aurait à suivre.

Il y avait, dans le voisinage de son étude, un chirurgien-barbier qui tenait boutique sur la rue; Alexis Boyer y passait chaque jour tous les moments dont il pouvait disposer, émerveillé des petites opérations qu'il voyait pratiquer. Au nombre des clients était un honorable maître en chirurgie, nommé Ant Cruvelhier; celui-ci, frappé des dispositions et du goût si prononcé que le jeune clerc montrait pour son métier de chirurgien, finit par le conduire chez quelques uns de ses malades, et par lui laisser faire quelques opérations de petite chirurgie.

On assure qu'il y a encore aujourd'hui à Uzerches une femme Lavaud, âgée de quatre-vingt-douze ans, qui dit avoir été saignée par le jeune Alexis Boyer.

La saignée était, à cette époque, une opération très pratiquée dans le pays, et les jours de marché surtout il y avait affluence dans la boutique du barbier, les uns venant pour se faire *faire le poil*, comme on disait alors, les autres pour se faire ouvrir la veine.

Toutefois Alexis Boyer aurait pu rester indéfiniment dans cette situation, si l'un de ses parents ne lui avait proposé de l'associer à des occupations qui vont peut-être paraître fort étranges, mais qui furent cependant le premier échelon de sa fortune.

Cet homme faisait le commerce de bestiaux, et comme à certaines époques de l'année il avait à conduire des troupeaux de bœufs sur les marchés de Paris, il proposa à son jeune parent de l'accompagner dans une prochaine excursion, et de l'aider à conduire ses bœufs Boyer, qui avait ses vues, accepta, et bientôt on le vit, comme un montagnard écossais, pousser le long des routes sa troupe mugissante : c'est ainsi qu'il fit sa première entrée dans Paris.

Ce voyage avait pour lui un bien autre but que celui de spéculer sur la vente des bestiaux; il voulait voir et savoir si dans cette grande

ville il ne lui serait pas possible d'aller un jour étudier cet art, cette science de chirurgie dont le barbier d'Uzerches n'avait pu lui donner qu'une faible et dégradante idée. On lui dit d'aller rue des Cordeliers, qu'il y trouverait les écoles de chirurgie; il y alla, et ce fut avec une indicible émotion que lui, pauvre aspirant à l'apprentissage de la chirurgie, il vit ce splendide monument que la royauté venait d'élever et de consacrer à la fois à l'Académie et au collége de chirurgie. On venait à peine d'en achever la construction: c'était comme un temple grec transporté au milieu des édifices gothiques du pays latin.

Ici, messieurs, je ne puis m'empêcher de me demander ce qu'aurait répondu le jeune Boyer à celui qui, l'abordant au moment où il contemplait cette colonnade, serait venu lui dire qu'un jour, revêtu lui-même de la pourpre professorale, il enseignerait le grand art de la chirurgie aux successeurs de ces jeunes gens qu'il voyait errer sous ces portiques. « Moi! se serait sans doute écrié Boyer, moi! Ah! je n'en demande point tant; que Dieu m'accorde seulement de venir un jour me mêler à ces jeunes élèves, et mes vœux les plus ardents seront exaucés! »

Tels étaient, en effet, ses plus vifs désirs, sa pensée de chaque jour, mais il fallut retourner à Uzerches. Boyer avait des devoirs à remplir, il dut se résigner, mais il prit avec lui-même l'engagement de revenir bientôt à Paris, et cette fois pour n'en plus sortir.

De retour à Uzerches, il mit le chirurgien Cruveilhier dans la confidence de ses projets; il s'en ouvrit aussi à son ami le barbier. Celui-ci, tout glorieux d'avoir formé un élève qui aspirait si haut, n'eut garde de l'en détourner; il lui dit, au contraire, qu'il réussirait certainement, mais que pour se fortifier dans les principes, il devait plus que jamais s'exercer au maniement du rasoir et de la lancette.

Une année entière s'écoula ainsi, puis vint le moment où le marchand de bestiaux dut entreprendre un nouveau voyage à Paris. Boyer lui offrit ses services, et comme cette fois il se trouvait en possession de soixante-douze francs en écus de six livres, grâce à ses propres économies et aux dons de sa sœur, Marie Boyer, il laissa son parent retourner seul à Uzerches.

C'était vers la fin de 1774. Boyer avait dix-sept ans, toutes ses espérances étaient fondées sur une lettre de recommandation que lui avait donnée un avocat d'Uzerches, nommé Gautier, pour un étudiant en mé-

decine nommé Fleygniat du Vigeois. Le Vigeois et Uzerches se touchent, celui-ci était donc un compatriote ; il accueillit parfaitement le jenne Boyer, mais après avoir fait l'inventaire de tout ce que possédait le pauvre jenne homme et l'avoir fait expliquer sur ce qu'il savait faire, il ne trouva rien de mieux à lui proposer que de le faire entrer chez son barbier en qualité de premier garçon.

Boyer disait depuis assez plaisamment qu'il avait dû accepter cette humiliante position comme sa *prêture*, afin de passer plus tard au *consulat*, c'est-à-dire au véritable apprentissage de la chirurgie. Il y avait cependant une chose qui le désolait dans sa nouvelle condition, c'était d'être obligé de coucher dans une soupente prise sur la boutique, et de ne plus faire de petite chirurgie.

A cette époque, en effet, les maîtres chirurgiens de Paris n'étaient plus forcément avilis et dégradés par leur association déshonorante avec les barbiers. La déclaration de 1723, monument digne de d'Aguesseau, avait définitivement rejeté de la société des chirurgiens la communauté des barbiers ; des lettres patentes, enregistrées en dépit de la Faculté, avaient établi qu'il y aurait pour les chirurgiens comme pour les médecins des degrés académiques, qu'ils devraient faire preuve d'une éducation libérale, qu'il serait permis à leurs professeurs de porter la robe longue, de parler et même de comprendre le latin.

Tout cela était fort honorable, mais c'était autant de difficultés de plus pour Alexis Boyer ; les fonctions qu'il exerçait n'étaient plus même considérées comme le noviciat de la chirurgie, mais enfin il était à Paris, et c'était beaucoup. La nature, d'ailleurs, l'avait doué de qualités inestimables: une intelligence saine, droite et vigoureuse, une âme bonnête, une constitution à l'épreuve de toute fatigue et de toute privation, une mémoire prodigieuse, l'amour de l'ordre et du travail ; sage et circonspect, sachant attendre, résigné d'avance à de longues années de labeur et de perpétuelle discipline, ce jeune homme ne pouvait manquer de devenir ce qu'il a été depuis, c'est-à-dire un grand chirurgien.

Par une circonstance heureuse, la boutique de son patron était située dans le voisinage des écoles et des amphithéâtres d'anatomie ; celui-ci, bon homme au fond, disait Boyer, voulait bien lui accorder de temps à autre quelques heures de loisir. Boyer en profitait pour aller dans les salles de dissection ; mais il sentait bien que pour acquérir des connais-

sances en anatomie, il ne suffit pas de voir pratiquer des dissections, d'assister en amateur aux travaux des autres; qu'il faut tenir en main la pince et le scalpel, et disséquer assidûment; or, pour cela, il aurait fallu se procurer des cadavres et pouvoir disposer de son temps. Il en était donc réduit à aller de table en table, contemplant d'un œil d'envie ces heureux jeunes gens à qui il était donné d'étudier ainsi à leur aise les merveilles de l'organisation humaine. La plupart ne remarquaient pas même ce pauvre garçon, à l'air un peu lourd et d'une mise plus que modeste; pour d'autres, il était un objet de plaisanteries.

Cependant autour d'une de ces tables étaient quelques étudiants qui paraissaient mieux élevés que les autres : la constante, la profonde attention de Boyer leur inspira de l'intérêt; ils causaient volontiers avec lui et le faisaient asseoir près d'eux. Boyer aurait bien voulu prendre part à leurs travaux, mais il était trop discret et trop timide pour leur en faire la proposition, sachant bien qu'il ne pouvait partager leurs dépenses; seulement, comme il les avait entendus se plaindre du garçon d'amphithéâtre qui ne prenait aucun soin de leurs instruments et de leurs préparations, il les laissa partir, et dès qu'il fut seul il se mit à essuyer leurs scalpels et même à les passer sur la pierre; le lendemain et les jours suivants, arrivant de meilleure heure, il acheva quelques préparations ou il en commença de nouvelles, à la grande satisfaction de ses jeunes collaborateurs.

Mais bientôt ce ne fut plus seulement d'une inépuisable complaisance qu'il fit preuve, ce fut aussi d'une remarquable instruction et d'une grande habileté dans l'art de disséquer; dès lors c'était à qui l'aurait près de soi, il était devenu le démonstrateur officieux: on l'appelait *le préparateur des préparations!* Il resta pendant toute la saison fidèle à ceux qui les premiers l'avaient accueilli avec bienveillance. L'année suivante, il s'associa avec ceux qui lui paraissaient les plus assidus et les plus instruits; dès lors il se trouva en mesure de diriger les nouveaux venus, en un mot de donner des leçons d'anatomie: il le fit moyennant rétribution, bien modestement encore, car ses bénéfices ne furent pas assez considérables pour l'affranchir entièrement de son servage chez son patron le barbier; seulement il put quitter sa soupente, et louer dans le carrefour de l'Odéon une petite mansarde, qu'il échangea bientôt contre une plus spacieuse, rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice. Il avait fait un nouvel arran-

gement avec son maître; il passait les jours de la semaine dans les salles de dissection; les dimanches et les fêtes, qui étaient de grands jours de barbe, il reprenait le rasoir, ce qui chaque fois lui procurait un petit écu.

C'était un commencement d'indépendance, et de plus il était chez lui, il s'était meublé, non pas splendidement, car un lit de bois peint, deux chaises, une petite table de sapin et un coffre pour ses vêtements, lui avaient suffi, et pour 35 francs il avait fait toutes ces acquisitions. Mais enfin il avait un domicile et déjà il pouvait y exercer l'hospitalité; il y avait reçu un de ses neveux, Léonard Vareilland, fils de sa sœur Marie. C'était du reste un commensal qui ne devait pas être plus difficile que l'oncle, car celui-ci le conduisait tout simplement dans une gargote du voisinage, où il s'attablait avec de bons ouvriers maçons ses compatriotes, apportant comme eux son morceau de pain sous le bras, et comme eux aussi se faisant servir une tasse de bouillon et une portion de bœuf.

Mais ce n'est point tout que d'avoir le couvert et le vivre, il faut se chauffer en hiver. Or, dans son petit logement, Boyer n'avait ni feu, ni même de cheminée; quand le froid était très rigoureux, il se mettait au lit et y travaillait, ou bien il allait se réchauffer les doigts chez une bonne voisine, à la fois lingère et blanchisseuse, qu'on nommait Madeleine Tripot. Boyer lui tenait ses petites écritures; elle l'aimait comme un fils.

Telle a été, messieurs, l'existence de M. Boyer dans ces premières années, années d'épreuves, de labeur, de fatigue et de privation, mais embellies sans doute par la jeunesse, le doux sommeil et les longs espoirs: aussi M. Boyer, dans ses vieux jours, aimait à y reporter ses souvenirs; il se plaisait à dire à quel prix la fortune lui avait vendu cette aisance, ces honneurs et cette gloire enfin qui était venue le visiter.

C'était en effet dans cette mansarde, c'était sous cet humble toit, qu'il avait inauguré ces longs travaux qui devaient illustrer sa mémoire; il en parlait avec un mélange d'orgueil et d'attendrissement, car avec les joies du travail il y avait trouvé un bien autre bonheur. Un chaste amour, un amour inspiré par la plus pure et la plus vive reconnaissance, était venu dans cette pauvre demeure lui apporter ses ravissements et ses félicités.

Ce n'était pas impunément que M. Boyer, à cette première époque de

sa vie, avait ainsi passé toutes ses journées daus des salles de dissection, froides, humides et infectes; qu'il avait consacré presque toutes ses nuits à l'étude daus une chétive habitation, et qu'il s'était si mal nourri, loin de ses parents, de sa petite ville d'Uzerches et de ses riantes montagnes; sa santé avait fini par s'altérer profondément, et comme beaucoup de ses compatriotes, élèves en médecine et ouvriers maçons, il avait dû payer son tribut à la grande ville : il fut pris de cette grave endémie européenne, qu'on appelait alors *fièvre putride*, et qu'on appelle aujourd'hui *fièvre typhoïde*; c'était sous la forme la plus grave, délire continu, prostration complète, escarres, etc. Ses économies furent bientôt épuisées. Un médecin de l'Hôtel-Dieu était venu lui donner les premiers soins, mais le voyant dans un tel dénûment, il proposa de le faire transporter à l'hôpital. A ce mot d'hôpital, une voix pleine de douleur et d'indignation se fait entendre, c'est celle de Madeleine Tripot; elle déclare que ce malheureux jeune homme ne sera pas porté vivant à l'Hôtel-Dieu. « Et pourquoi faire? dit-elle, pour lui faire partager peut-être le lit d'un mourant? — Mais il est sans ressource, objecte le médecin. — J'y pourvoirai, répondit-elle; j'ai quelque argent, je vais le chercher; le jeune homme est honnête, il vivra et il me le rendra. — Mais il lui faut une garde-malade, il a besoin d'être veillé le jour et la nuit. — Ceci nous regarde ma fille et moi; elle passera les jours près de lui, et moi je le veillerai pendant les nuits. »

Le médecin se sentit touché jusqu'aux larmes de ce dévouement si complet, si profond, lui-même il redoubla de soins près de son futur confrère; une amélioration ne tarda pas à se déclarer, et après de longs jours de maladie Boyer finit par recouvrer la santé.

Mais il avait contracté une de ces dettes qu'une reconnaissance de toute la vie ne saurait acquitter. L'argent qu'on avait dépensé pour lui était la moindre chose, ses premières économies y pourvurent. Mais cette jeune fille qu'on nommait *Gabrielle-Adélaïde*, cette jeune fille qui avait passé de longs jours au chevet du pauvre étudiant malade, qui l'avait veillé avec tant de sollicitude, toujours travaillant et toujours l'œil fixé sur lui; cette jeune fille, dis-je, avait fini par le pénétrer d'une si profonde reconnaissance, d'une telle estime, d'une si tendre affection, que dès les premières heures de sa convalescence, Boyer résolut d'en faire la compagne de sa vie, d'unir à jamais sa destinée à la sienne. Toutefois,

pour obéir aux premiers sentiments de son cœur, il dut attendre que la fortune voulût bien lui sourire. Déjà il avait quelques élèves auxquels il enseignait l'anatomie; mais il n'avait encore ni position ni titre: c'était donc un ajournement qui lui était commandé par sa propre honnêteté.

Après cinq années d'études entremêlées d'occupations si pénibles, Boyer venait d'obtenir, en 1781, à l'École pratique du collége de chirurgie, une médaille d'or. Ce n'était pas un de ces succès éblouissants qui marquent si bruyamment le début de certaines carrières, succès dans lesquels il peut y avoir autant de bonheur que de vrai mérite. Boyer n'avait pas cette facilité, cette promptitude de conception qui amènent des triomphes trop souvent éphémères; l'amour du travail, la ténacité, la patience, l'ordre, la méthode, telles étaient, je l'ai déjà dit, ses principales qualités: c'était, si l'on veut, un bœuf qui traçait péniblement son sillon dans le champ de la science; mais déjà on aurait dû dire de lui ce qu'on a dit d'une des plus grandes gloires de l'Église, que c'était un bœuf qui allait remplir le monde de ses mugissements!

Boyer eut donc la médaille d'or, « pour avoir, disait le programme, » suivi avec assiduité les leçons qu'on faisait à l'École pratique, et pour » avoir fait avec intelligence et adresse, sous les yeux de ses professeurs, » des dissections et des opérations chirurgicales. »

En 1782, il fut admis comme élève dans ce même hôpital de la Charité qui devait être pendant plus d'un demi-siècle le théâtre de sa gloire; il y entra pour faire des pansements et y suivre les cours des professeurs.

C'était une place bien modeste, mais il y avait alors dans les hôpitaux de Paris une institution heureusement conçue et tout à fait libérale, c'était celle des chirurgiens *gagnant maîtrise;* sans cette généreuse institution, une foule d'hommes devenus depuis célèbres n'auraient jamais pu obtenir le grade de maître en chirurgie, et M. Boyer eût été bien certainement de ce nombre.

C'est en 1787 qu'une place de gagnant maîtrise étant devenue vacante à la Charité, un concours fut ouvert le 25 juin.

Boyer se mit sur les rangs, et après quinze jours d'une lutte mémorable, le 9 juillet suivant il fut déclaré vainqueur et chargé d'un service dans la maison.

Définitivement la fortune lui souriait: ce n'était plus ce pauvre jeune

homme, ce pauvre étudiant qui chaque jour s'en allait rôder autour des tables de dissection, afin de ramasser quelques miettes de cette science tant désirée; il avait atteint, il est vrai, sa trentième année, mais à force de courage, de privations et d'étude, il était devenu successivement professeur particulier d'anatomie, élève des hôpitaux, prévôt et répétiteur des cours de l'École pratique, et enfin chirurgien gagnant maîtrise à l'hôpital de la Charité. Son sort était donc fixé, la carrière était largement ouverte devant lui, il ne pouvait y trouver d'obstacle sérieux.

C'est alors que cet honnête jeune homme résolut d'assurer le bonheur des deux femmes généreuses qui, en d'autres temps et dans son infortune, lui avaient tendu la main et l'avaient si noblement secouru. Un beau jour donc il mit ses habits des dimanches et s'en alla résolûment frapper à la porte de ses anciennes voisines: la mère lui ouvrit et l'accueillit comme de coutume avec la plus expansive cordialité. Boyer prend à peine le temps de s'asseoir, sans détour, sans préambule, il lui déclare tout simplement qu'il vient lui demander en mariage sa fille Gabrielle-Adélaïde. Il faut le dire à la louange de cette excellente femme, elle représenta à Boyer que sa fille était sans fortune, sans éducation et sans aucun usage du monde; que cette union pourrait peut-être plus tard lui causer bien des regrets, qu'il devait prendre du temps, et bien réfléchir avant de contracter ainsi des liens indissolubles. « J'ai fait toutes mes réflexions, lui dit Boyer, mon parti est pris; je vous déclare que si j'ai jamais eu quelque ambition, si j'éprouve aujourd'hui le désir de me faire un nom et de m'élever dans le monde, c'est pour faire partager à votre fille ma fortune et mon élévation. » La mère fut obligée de faire taire ses scrupules, et M. Boyer contracta cette union qui devait faire pendant près de quarante années le bonheur de sa vie.

M. Boyer venait d'entrer dans une phase toute nouvelle de son existence; jusque-là il n'avait guère fait que lutter contre l'adversité et en même temps préparer son avenir. Que de choses il lui avait fallu faire pour vivre dans le présent, pour assurer son indépendance, et pour trouver sa place enfin au banquet de la science; mais arrivé à ce point, il sentait qu'il lui manquait une préparation d'autant plus regrettable que, dans l'ordre naturel des choses, elle aurait dû venir la première.

M. Boyer, n'ayant point reçu l'éducation collégiale, ignorait jusqu'aux premiers éléments du latin; il y avait longtemps qu'il sentait l'indispen-

sable nécessité de s'initier à cette langue des Romains, devenue la langue des savants, et qui seule peut donner la parfaite intelligence de la nôtre. Il est vrai qu'il avait plutôt manqué de loisir que de maître; car de même qu'il avait dirigé gratuitement de pauvres jeunes gens, ses amis, dans les études anatomiques, et en particulier Lafond du Vigeois, devenu plus tard médecin de l'hospice des Incurables, de même il avait trouvé près de lui un maître bénévole de latin dans l'abbé Légal, jeune prêtre théatin, qui possédait précisément les connaissances qui manquaient à M. Boyer, c'est-à-dire celles des langues anciennes et des sciences exactes qui de plus avait le goût des lettres, ce goût exquis qui révèle l'homme supérieur, et sans lequel le génie lui-même est à jamais stérile.

J.-L. Petit n'avait étudié le latin qu'à l'âge de quarante ans, M. Boyer dut en conclure que le temps de l'étudier n'était pas encore passé pour lui; il s'y mit donc avec ardeur, et bientôt, grâce à l'abbé Légal, il arriva à l'intelligence complète des ouvrages classiques et des livres de science écrits en latin.

J'ai dit tout à l'heure que le grade de maître en chirurgie auquel M. Boyer allait nécessairement arriver, puisqu'il était gagnant maîtrise, exigeait une éducation libérale et une certaine connaissance des lettres; ces conditions ne pouvaient plus arrêter M. Boyer, mais à côté des écoles de chirurgie il y avait une autre institution qui exigeait aussi une notable culture de l'esprit chez ceux qui aspiraient à en faire partie, et M. Boyer ne voulait pas y rester étranger: je veux parler de l'*Académie royale de chirurgie*.

Les prix que proposait cette illustre compagnie étaient toujours disputés par des hommes d'avenir.

En 1790, elle avait mis au concours la question des *aiguilles*. Aucun mémoire n'ayant été jugé digne de récompense, la question fut remise au concours pour 1792, et posée dans les termes suivants : *Sur la meilleure forme des aiguilles propres à la réunion des plaies et à la ligature des vaisseaux; et sur la manière de s'en servir dans le cas où leur usage est indispensable.*

C'était le prix fondé par Lapeyronie, il n'était que de 500 francs; mais n'ayant pas été décerné en 1790, il fut doublé pour 1792, et Louis exposa le plan du mémoire qu'il aurait fallu faire pour obtenir le prix.

Mais en 1792, aucun mémoire n'ayant encore été jugé digne de ré-

compense, la même question fut remise au concours pour 1794, avec cette condition que le prix serait triplé, c'est-à-dire porté à 1,500 francs.

Dans la séance publique du 11 avril 1793, la même annonce fut répétée, mais cette séance publique devait être la dernière, et l'Académie ne devait pas voir cette année 1794, à laquelle elle avait reporté le prix sur les aiguilles.

Elle ne put donc porter de jugement sur les mémoires envoyés au concours, et cette circonstance est d'autant plus regrettable que M. Boyer s'était mis sur les rangs, et qu'il avait soumis à l'examen de l'Académie le premier travail sorti de sa plume.

Ce mémoire toutefois ne fut pas perdu pour la science, M. Boyer le fit imprimer en l'an VIII, dans le troisième volume des *Mémoires de la Société médicale d'émulation.*

C'est un travail sagement écrit : on y reconnaît déjà la manière de M. Boyer, sa clarté, sa méthode, sa simplicité et sa science, toutes qualités sur lesquelles j'aurai à revenir en m'occupant de ses autres ouvrages ; pour le moment, je dois parler des changements considérables que la révolution allait apporter dans la carrière de M. Boyer.

Dans la journée du 10 août 1792, par suite de la prise des Tuileries, un assez grand nombre de blessés avaient été transportés dans l'hôpital de la Charité ; le surlendemain, 12 août, un membre de la section dite de Marseille, ci-devant du Théâtre-Français, déclara à l'Assemblée qu'il avait à dénoncer un abus sur lequel il était urgent de délibérer. « L'hôpital de la Charité, dit-il, est encore gouverné par des moines : je demande que, toute autre affaire cessante, on délibère sur ma motion, tendante à ce que le chirurgien-major, M. Deschamps, son aide, M. Boyer, et six élèves soient promptement installés dans ledit hôpital. » La section fit droit à cette demande, et deux commissaires furent à l'instant nommés pour porter à la Commune insurrectionnelle le vœu de l'Assemblée.

Ce vœu, dit le procès-verbal, fut unanimement adopté, et la Commune prit immédiatement un arrêté en vertu duquel M. Deschamps, M. Boyer et six élèves furent installés audit hôpital ; et la municipalité, séance tenante aussi, chargea deux commissaires de signifier cet arrêté au prieur de la Charité. C'est ainsi, messieurs, que M. Boyer, de chirurgien gagnant maîtrise, devint chirurgien en second de la Charité, place

honorable, mais modeste, que nous lui avons vu occuper pendant trente-deux ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort de M. Deschamps. Les frères durent donc céder la place aux laïques dans l'administration de la maison; mais il faut dire que M. Boyer a toujours conservé pour eux des sentiments de respect et d'attachement; il en parlait avec une sorte de vénération, rappelant leur zèle, leur dévouement, et surtout leur tolérance.

Arrivait-il un nouveau malade, disait M. Boyer, au lieu de cette profonde indifférence que trouvent aujourd'hui les malheureux dans les employés ordinaires d'un établissement public, le frère de garde se rendait tout aussitôt près de lui, présidait aux premiers soins qui lui étaient donnés, puis quand le malade était reposé et familiarisé avec sa nouvelle situation, le religieux venait s'asseoir près de lui et lui disait: « Mon frère, quelle que soit votre croyance, je dois, avant tout, vous » engager à faire une courte prière pour le repos de l'âme de la personne » charitable qui a fondé le lit dans lequel vous reposez; si vos sentiments » sont ceux d'un chrétien, vous ferez plus, vous demanderez un confes- » seur avant d'entrer en traitement. Cette exhortation, mon frère, sera » la seule que je me permettrai de vous faire dans l'intérêt de votre » salut; votre raison et votre cœur vous dicteront le reste. »

Mais ce n'était pas seulement au point de vue de leur charité et de leur tolérance que M. Boyer faisait l'éloge de ces religieux; il rendait également hommage aux lumières et aux talents de quelques uns. Pratiquait-il l'opération de la taille, il faisait remarquer qu'il se conformait de tous points aux préceptes posés par le frère Côme, et il montrait le lithotome caché que lui avait légué ce frère; pratiquait-il une opération de fistule à l'anus, il ne manquait jamais, en excisant les lambeaux de peau décollée, de dire qu'il abattait les chiffons du frère Potentien, rappelant ainsi que c'était à ce frère qu'on devait ce procédé.

Il résumait enfin leur éloge en disant que, pour lui, il les avait toujours trouvés d'une charité rare, d'une foi éclairée, et d'une tolérance sans exemple.

Après la destruction de cet ordre, M. Boyer, attaché plus que jamais à l'hôpital de la Charité, préféra renoncer à tout avancement plutôt que d'en sortir. Le 19 messidor an III, la commission dite des secours publics lui avait enjoint de passer au grand hospice d'humanité, c'est-à-

dire à l'Hôtel-Dieu, en qualité de chirurgien en second. C'était une promotion, mais M. Boyer ne voulant point quitter la Charité, même pour se trouver sur un plus grand théâtre, prit un terme moyen ; il continua de demeurer à la Charité, et tous les matins il allait faire son service à l'Hôtel-Dieu.

On le vit en même temps faire des démarches pour qu'on voulût bien ne pas lui donner d'avancement, faveur qu'il finit par obtenir, mais après bien du temps, car ce fut seulement en l'an X, le 4 prairial, que la commission administrative des hospices lui permit de faire ses leçons officielles de clinique chirurgicale dans son cher hôpital de la Charité.

M. Boyer était en effet, depuis plusieurs années, professeur de clinique externe à l'École de santé de Paris. Il avait commencé par y professer la *médecine opératoire ;* nommé à cette chaire le 14 frimaire an III, concurremment avec Sabatier, il devait faire son cours de vendémiaire à germinal et seulement de deux jours l'un ; mais, pour répondre au vœu exprimé par le gouvernement, il faisait ses leçons chaque jour de la décade, à l'exception du décadi et du quintidi.

Cet enseignement, toutefois, n'était pas celui qui lui convenait le mieux, aussi il ne garda pas longtemps cette chaire ; il avait commencé son cours en pluviôse, le 15 thermidor suivant il fut nommé à la chaire de *clinique externe.*

M. Boyer était parfaitement en mesure de dispenser un enseignement de cette nature ; sa jeunesse s'était passée à enseigner l'anatomie, la meilleure des préparations pour l'exercice de la chirurgie, si l'on y joint la fréquentation des hôpitaux ; son âge mûr allait ainsi être consacré à l'enseignement de la chirurgie. Mais avant de dire comment M. Boyer se montra dans cette partie de sa carrière, j'ai besoin de le reprendre comme anatomiste.

A l'époque où M. Boyer composa son grand *Traité d'anatomie,* c'est-à-dire de l'an V à l'an VIII, deux écoles se trouvaient en quelque sorte en présence et se disputaient la prééminence : l'une qui avait eu pour chef Desault et qui allait avoir pour interprète le fidèle, le minutieux Gavard ; l'autre qui avait eu pour fondateurs Haller, Sœmmerring, Vicq d'Azyr, et qui allait se recruter de l'ingénieux, du séduisant Bichat.

La première, qu'on aurait pu appeler l'école *anatomique chirurgicale,* voulait qu'on s'en tînt uniquement et exclusivement à la simple et pure

description des conditions matérielles des organes; qu'on n'exigeât de l'anatomiste que deux qualités personnelles : de l'attention et de la patience. Ne tenant aucun compte de la destination des organes, de leur aptitude physiologique, elle ne voyait dans l'organisme humain que des parties molles et des parties dures, des cavités et des canaux, des boîtes et des cylindres; elle n'apercevait dans les organes que des faces, des angles et des bords, et décrivait avec un égal soin tous ces accidents, sans autre considération que celle de leurs rapports avec les faces, les bords, les angles, les enfoncements et les saillies des parties voisines ou contiguës.

L'autre école, au contraire, ne séparait jamais l'examen des fonctions de la description des parties; elle déclarait qu'une chaîne indissoluble lie les travaux de l'anatomiste aux recherches du physiologiste et aux observations du médecin.

L'école de Desault était fière de la réalité et de la stabilité de ses connaissances; elle ne sortait point de la matière, et par cela même elle ne craignait pas de s'égarer; n'ayant et ne voulant avoir dans son domaine que les dépouilles de la mort, elle soutenait que l'anatomie ainsi comprise est bien à elle seule une science parfaitement distincte, et une science d'autant plus susceptible de progrès, que chaque génération apporte un supplément de notions à la somme de connaissances déjà acquises, science enfin d'autant plus précieuse qu'elle tire d'elle-même son mérite, et que pour être estimée elle n'a pas besoin des ornements du langage et du style.

L'école de Haller et de Bichat soutenait, de son côté, qu'il ne faut pas séparer l'esprit de la matière; que, loin de s'attacher à cette éternelle et stérile contemplation de la mort, il faut chercher dans ces restes inanimés le souffle de la vie, et partir de l'idée pour arriver à la véritable notion de l'édifice humain; que considérer ainsi les organes dans leurs seules conditions matérielles, c'est fermer les yeux à la lumière, c'est-à-dire à la science.

Vous devez prévoir, messieurs, quelle était de ces deux écoles celle que M. Boyer avait suivie. Le milieu dans lequel nous avons vécu, les premières impressions que nous avons reçues, les événements que nous avons traversés, et puis enfin notre nature propre, sont autant de circon-

stances qui, à notre insu, nous portent à adopter telles idées, telles manières de penser plutôt que telles autres.

M. Boyer, naturellement calme, attentif et patient, privé de cette première culture de l'esprit qui, en élevant l'intelligence, la dispose aux grandes conceptions, M. Boyer, dis-je, a dû instinctivement se tourner vers un genre d'enseignement qu'il trouvait naturellement à sa portée, et dont il reconnaissait l'utilité immédiate. C'est donc à l'école de Desault qu'il s'attacha de préférence, et pour n'en jamais sortir : aussi disait-il que la reconnaissance et la vérité lui faisaient un devoir de déclarer que c'était dans les leçons de cet homme célèbre enlevé trop tôt à l'humanité et à la chirurgie, qu'il avait puisé la partie méthodique de son ouvrage.

Méthode fort simple, du reste, car dès les premières pages M. Boyer prend le squelette humain pour en énumérer et en décrire toutes les pièces, en commençant, comme de coutume, par le classique *frontal* ou *coronal*. Et il faut bien le reconnaître, messieurs, nous avons tous suivi cette méthode qui, après tout, est celle qui convient le mieux aux commençants. Aussi, et malgré les éloquentes protestations de Bichat, qui s'écriait que la nature ainsi considérée est repoussante, et que de telles méthodes tuent le génie sans soulager la mémoire ; de Bichat qui soutenait que si Desault eût vécu, il aurait brisé lui-même l'autel qu'il avait élevé ; malgré, dis-je, ces éloquentes protestations, c'est toujours la méthode de Boyer qu'on suit d'abord dans nos écoles, ce sont toujours ces classiques divisions qu'on adopte : l'*ostéologie* d'abord, puis la *myologie*, etc., pour finir par la *splanchnologie*.

Mais il faut dire que M. Boyer avait exagéré jusqu'aux défauts de son école : on l'a vu prétendre que toute recherche, toute élégance, toute élévation de style est un *contre-sens* dans les sciences !

Que pour lui, renfermé dans l'enceinte des amphithéâtres, livré aux occupations les plus pénibles et souvent les plus dégoûtantes, il ne pouvait avoir d'autres prétentions que de dire des choses vraies et utiles, sans s'inquiéter des formes de son langage.

Son but a été atteint : il n'a rien omis, rien négligé, il a pu donner à son livre le titre de *Traité complet d'anatomie*. Mais qu'en est-il résulté ? C'est que le premier ouvrage qui a suivi le sien, le dépassant en faits

de détails, a été par cela même plus complet, et par cela même préféré.

C'est le sort inévitable de tout livre de science qui n'a d'autre mérite que celui d'être exact et complet; comme la science marche toujours, ces livres ne sont exacts et complets qu'un moment, à moins que leurs auteurs, par un travail de chaque jour, ne continuent à pousser incessamment ce rocher pour en augmenter indéfiniment la masse. Ainsi a fait M. Boyer, qui, pendant vingt années et dans quatre éditions successives, a su tenir son ouvrage au complet, et le vivifier en quelque sorte par de continuelles additions; mais dès qu'il s'est reposé, un autre est venu qui lui a ravi le fruit de ses veilles, et l'on a pu dire de son livre: *il a vieilli!*

Mais il est temps, messieurs, de reprendre M. Boyer dans son enseignement de la chirurgie.

M. Boyer était alors dans toute la force de l'âge et dans toute la plénitude de son talent; personne n'aurait pu lui disputer la palme. L'Académie royale de chirurgie avait cessé depuis longtemps d'exister; une mort soudaine venait de lui enlever ses deux maîtres, Desault et Chopart. Restaient Pelletan et Sabatier; mais le premier semblait ne chercher sa gloire que dans l'art de bien dire, et le second était arrivé à l'âge où il pouvait se reposer dans la sienne. On comptait encore Lassus et Lallement; mais autant celui-ci se laissait séduire par le charme des lettres, autant l'autre semblait se plaire dans une oiseuse érudition. Quant à Deschamps et à Giraud, on ne pouvait que rendre justice à leur honnête et très estimable capacité. Un seul aurait pu peut-être lutter avec M. Boyer, sinon par le savoir, du moins par le zèle et l'habileté: c'était Antoine Dubois; mais une expédition à la fois scientifique et guerrière l'avait d'abord entraîné loin de son pays, et déjà il préludait aux études qui, dans une autre partie de l'art, devaient élever si haut sa renommée.

M. Boyer était donc seul en mesure de suffire aux exigences d'un enseignement à la fois théorique et pratique. Je ne dirai pas qu'il tenait le sceptre de la chirurgie, car il n'avait rien de ce qu'il faut pour tenir un sceptre: ni les manières imposantes, ni le ton impérieux, ni le despotisme des procédés, ni l'absolutisme des doctrines, mais je dirais volontiers que, comme Atlas, il semblait porter le monde chirurgical sur ses épaules.

On le voyait mener de front, et chaque jour, quatre genres différents d'enseignement : l'*anatomie*, dont je viens de parler, la *médecine opératoire*, la *pathologie externe*, et la *clinique chirurgicale*.

Je reviendrai plus tard sur les leçons de clinique, et je n'ai qu'un mot à dire sur le cours de médecine opératoire. Ce n'était plus de sa part un enseignement officiel, c'était un cours particulier, beaucoup moins suivi que celui de pathologie externe, mais très fructueux pour ceux qui ne tenaient ni à une diction choisie ni à l'élégance des manœuvres : l'utilité en était si bien reconnue, qu'on s'accordait à dire que, pour qui l'avait bien suivi, il était impossible de ne pas savoir à fond la médecine opératoire; mais pour cela il fallait, en quelque sorte, s'attacher au joug même du professeur, et le suivre pas à pas dans ce rude sillon qu'il creusait chaque jour.

Quant au cours de pathologie externe, c'était le plus estimé et le plus suivi de l'époque, et sa vogue a duré pendant plus de quinze ans; c'était aussi le plus exactement rétribué et le plus fructueux pour le professeur.

Je demande pardon de l'expression, qui d'ailleurs n'aurait pas offensé M. Boyer, mais il considérait lui-même ses leçons comme une marchandise de si bon aloi et si bien acquise, qu'il ne se faisait aucun scrupule d'en surveiller lui-même la vente, et il ne croyait pas du tout se compromettre, lui professeur déjà rétribué par l'État, en présidant à la perception du droit imposé à chaque auditeur.

Chacun savait, du reste, qu'il y avait dans son amphithéâtre bon nombre de pauvres élèves qui s'y étaient glissés par contrebande ; on les lui dénonçait même parfois : « Bah! disait M. Boyer, fermons les yeux, je n'ai jamais fait autrement moi-même quand j'étais jeune! »

Que de générations, messieurs, ont suivi ces mémorables leçons de pathologie externe! Presque tous rédigeaient des cahiers ; M. Boyer était bien aise de voir et d'entendre courir toutes ces plumes sur le papier. Parmi tous ces jeunes écrivains, il en était un qui avait plus particulièrement fixé son attention, et qui lui plaisait par la vivacité de ses manières et son remarquable talent de rédaction : c'était Richerand, dont les écrits devaient avoir plus tard tant d'éclat et de retentissement.

Fidèle auditeur de M. Boyer, Richerand avait très exactement, et pendant plusieurs années, recueilli tout ce qui était sorti de la

bouche de son maître; il avait même donné à ses savantes leçons une élégance, une précision, une clarté qui sans lui peut-être leur auraient manqué.

M. Boyer s'en applaudissait, et qnand il avait hesoin de revenir sur certaines parties de son enseignement, c'était aux cahiers de Richerand qu'il avait recours.

Mais ce trésor que possédait Richerand, et auquel lui-même avait donné tant de prix, devait-il rester à jamais stérile entre ses mains? Ne lui serait-il pas permis d'en doter le public? C'était là ce que se demandait Richerand, et comme il avait rédigé avec beaucoup de soin tout ce qui concernait les maladies des os, il conçut le projet d'en faire l'objet d'une première publication, sous le titre de: *Leçons du citoyen Boyer sur les maladies des os.*

Bien que flatté de voir son nom en tête d'un livre qui ne pouvait que lui faire honneur, M. Boyer n'y avait consenti qu'à regret; il trouvait que le temps de pnblier ses travaux en chirurgie n'était pas encore venu, et il se voyait avec peine privé de quelques avantages matériels.

Sans doute, messieurs, M. Boyer aurait pu se contenter de l'imprescriptible honneur d'avoir dicté ces belles pages; d'autant que si dans les autres sciences la gloire d'avoir attaché son nom à quelque découverte utile est déjà par elle-même ce qu'il y a de plus précieux et de plus désirable, cette gloire est bien plus précieuse et plus désirable encore dans un art comme le nôtre, puisque, même entre les mains de ses ravisseurs, ce n'est que par des bienfaits qu'elle se révèle, et que plus elle se disperse, plus elle fait bénir le nom de ceux qui l'ont acquise. Mais il ne faut pas oublier que M. Boyer, né de parents pauvres, élevé à l'école du malheur, avait payé assez cher l'acquisition de cette science, pour qu'il lui fût permis de s'en réserver à la fois l'honneur et le profit.

Combien de veilles, en effet! que de travaux! Que de privations, que d'amertumes n'avait-il pas supportées pour arriver à la possession de ce trésor? Les honneurs, du reste, allaient lui arriver sans qu'il fît un pas pour les aller chercher.

Professeur à l'École de santé depuis sa fondation, il dut, pour accomplir une formalité désormais requise, soutenir une thèse pour le *doctorat.* Ses collègues, extraordinairement convoqués, s'empressèrent de venir

recevoir de lui ce qu'ils appelaient une leçon; de sorte que contrairement aux désirs de toute sa vie, au lieu de prendre le grade de maître en chirurgie de la ville de Paris, il dut recevoir le bonnet de docteur.

Mais à l'époque où nous voici arrivés, M. Boyer était bien et dûment reconnu comme l'un des plus grands maîtres en cette science et cet art de chirurgie qui avaient été l'objet de toutes ses études, et c'est ce qu'avait parfaitement compris l'empereur Napoléon, quand il l'attacha à sa personne en qualité de premier chirurgien.

On sait que c'est sur la présentation de Corvisart, premier médecin, que M. Boyer fut promu à cette place, en messidor an XII.

C'était un choix auquel tout le monde dut applaudir, et Corvisart tout le premier, car il s'associait ainsi le plus savant et le plus modeste des chirurgiens de l'époque; circonstance heureuse et qu'il avait saisie, dit-on, avec empressement, bien assuré qu'il était de ne jamais trouver près de son auguste client l'esprit dominateur d'un Maréchal ou d'un Lamartinière.

L'empereur venait donc de recevoir de la main de Corvisart l'homme qui, par ses travaux, s'était véritablement placé à la tête de la chirurgie française, mais jamais peut-être deux natures aussi dissemblables, aussi opposées, ne s'étaient trouvées réunies. M. Boyer, homme tempéré par excellence, méthodique, sage, régulier, devait se trouver étrangement déconcerté en présence de ce vaste et hasardeux génie, habitué à jouer avec les plus grands événements et avec sa propre fortune; mais M. Boyer avait au plus haut degré les deux qualités que l'empereur estimait par-dessus tout, il était intègre et laborieux: aussi lorsque la victoire permit à Napoléon de répandre ses munificences aussi bien sur les officiers de sa maison que sur ses compagnons d'armes, il n'eut garde d'oublier son premier chirurgien, il lui accorda le titre de baron de l'empire et il le gratifia d'une dotation sur les provinces conquises.

M. Boyer cependant eut à remplir quelques devoirs personnels qui durent singulièrement déranger ses habitudes: ainsi en 1806 et en 1807, il lui fallut accompagner l'empereur dans les deux campagnes de la guerre de Prusse; un peu plus tard il dut faire un voyage en Espagne. Le maréchal Suchet, duc d'Albuféra, devait subir une opération, et l'empereur avait désiré qu'elle fût pratiquée par son premier chirurgien. Ce furent là les seules excursions militaires de M. Boyer. La guerre était un

métier tout à fait en opposition avec ses goûts; le spectacle des champs de bataille l'avait impressionné douloureusement, ces effroyables tueries d'hommes l'avaient rempli d'épouvante; il rendait justice à l'habileté et au courage de nos chirurgiens d'armée, mais il avouait que pour lui, homme tranquille et pacifique, cette manière d'exercer son art ne lui allait pas du tout. Ce fut donc avec joie qu'il reçut de son belliqueux client la permission de reprendre à l'hôpital de la Charité ses leçons de *clinique chirurgicale*, qu'il avait été forcé d'interrompre, et c'est là, c'est dans ce dernier enseignement que nous allons le suivre de nouveau.

Ces leçons de clinique externe avaient lieu chaque jour, immédiatement après la visite des malades.

C'étaient bien encore des leçons de pathologie chirurgicale, mais non plus dans l'ordre abstrait et didactique que comporte un enseignement purement oral; c'étaient des leçons réalisées en quelque sorte au chevet de chaque malade, avec tout ce qu'il y a d'imprévu et d'accidenté dans la vie pathologique, mais aussi avec ce qu'il y a de vrai, de saisissant, de palpitant. Leçons, il faut le dire, bien autrement fortes, bien autrement profitables que celles qui tombent du haut d'une chaire, quel que soit d'ailleurs le talent du professeur.

Cet enseignement d'hôpital convenait merveilleusement à M. Boyer, et l'on pourrait dire que dans le grand nombre de qualités requises pour le professorat, il ne lui manquait que celles dont peut se passer le professeur de clinique; il n'y avait pas jusqu'à ses défauts qui ne fussent non seulement supportables, mais en quelque sorte de mise dans un pareil enseignement. D'ailleurs, M. Boyer se connaissait et n'aurait jamais voulu forcer son naturel.

Sa parole était lente et monotone, mais elle n'était ni difficile, ni embarrassée, ni surtout hésitante; il avait un accent très prononcé et très peu agréable, c'était celui de sa province, et cet accent était tout aussi marqué, tout aussi caractéristique dans les dernières années de sa vie que s'il était arrivé la veille des montagnes de la Corrèze: ceci toutefois ne l'empêchait pas d'exposer de la manière, sinon la plus concise et la plus élégante, du moins de la manière la plus claire et la plus complète les sujets qu'il avait à traiter.

Cette parole un peu lourde suivait et représentait très exactement le développement et le cours de ses idées; si elle n'avait pas les avantages de

l'improvisation, elle n'en avait pas non plus les dangers. Il ne fallait pas s'attendre à ce puissant intérêt qu'excitent les grands orateurs quand ils nous font assister, pour ainsi dire, à l'éclosion de leurs idées; mais M. Boyer, toujours sûr de lui-même, toujours en mesure de suppléer à l'invention par les ressources d'une riche et inépuisable mémoire, déroulait méthodiquement et clairement le fil de ses idées, et cela sans jamais jeter ses auditeurs dans les perplexités que causent parfois les plus beaux talents. C'était, en un mot, le génie de la science et non le génie de l'art.

Mais maintenant on pourrait se demander si le chirurgien, pour être complet et parfait, ne doit pas être tout à la fois un maître en *l'art* et un maître en la *science* de chirurgie, s'il ne doit pas aussi posséder ce genre de talent qui tient essentiellement à l'individu, qui, né du génie de chacun, grandit, brille, décline et meurt avec lui; un de ces talents enfin tout personnels, que leurs possesseurs emportent avec eux dans la tombe, et dont la plus haute expression pour nous doit se montrer dans l'art de pratiquer les *opérations chirurgicales*.

Ceci, messieurs, nous amène à examiner si M. Boyer possédait véritablement ce grand art, et jusqu'à quel point il le possédait. Avant de répondre à cette question, il y a encore une distinction à faire, c'est que même dans cet art de pratiquer des opérations, il faut faire la part de ce qui paraît *inné* et la part de ce qui est *acquis*. Chez les uns, en effet, on reconnaît tout d'abord les inspirations d'un génie créateur, ils semblent savoir d'instinct et les procédés les plus hardis et les manœuvres les plus délicates; sont-ils en face d'événements tout à fait exceptionnels, en dehors de tout ce qui est connu, on les voit improviser des opérations toutes nouvelles, des procédés, des méthodes dont personne jusque-là n'avait eu la moindre idée.

Chez les autres, au contraire, tout est le produit de l'étude et de la réflexion; ils pratiquent avec adresse, avec sûreté de grandes et difficiles opérations, mais c'est en suivant des règles déjà établies, des principes qui leur ont été transmis, enseignés; ils sont en un mot *classiques*, et trop souvent ennemis de toute innovation.

J'ai à peine besoin de dire que M. Boyer appartenait à ce dernier ordre de praticiens. Sage, prudent, réservé, fort de ses longues études, confiant dans l'expérience de ses maîtres, M. Boyer s'attachait à marcher sur leurs pas, et à se conformer aux règles établies: aussi n'a-t-il créé, en

médecioe opératoire, aucune méthode véritablement importante, n'a-t-il attaché son nom à aucun procédé nouveau; seulement, et il faut s'empresser de le reconnaître, il en a modifié quelques uns de la manière la plus heureuse, et son bon jugement lui faisait discerner entre plusieurs procédés celui qui promettait le plus de chances de succès. Ainsi on lui doit d'avoir fait définitivement prévaloir la méthode par incision dans l'opération de la *fistule à l'anus*, d'avoir généralisé l'emploi des injections irritantes dans l'opération de l'*hydrocèle*; il a perfectionné la méthode d'extension continuelle dans le traitement des *fractures*, et comme il était bon observateur, il excellait dans cet art du diagnostic suprême qui consiste à déterminer au moment même d'une opération si définitivement il faut ou non la pratiquer.

Mais tout cela, je le répète, ne suffit pas pour constituer *le génie opératoire*, génie tout spécial, qui est un don de la nature, et qui parfois se révèle chez des chirurgiens privés d'ailleurs de toute éducatioo, de toute culture d'esprit. Géoie providentiel qui, au milieu même d'une opération et à travers les plus grands dangers, illumine tout à coup l'esprit du chirurgien et lui fait trouver des ressonrces inespérées.

Ce génie donc manquait à M. Boyer; il lui fallait des routes ouvertes et suivies, mais il y marchait avec une véritable supériorité, il y montrait les allures d'un maître. Et comme avant tont il était humain et compatissant, ce qui le préoccupait tout d'abord et exclusivement, c'était le salut du malade : aussi opérait-il sans trop s'inquiéter de faire suivre de point en poiot aux élèves tontes les phases de l'opération, sauf à leur en expliquer ensuite la marche, les incidents et l'issue; et alors il était d'autant plus fondé à leur rappeler les règles établies par les grands maîtres que lui-même les avait scrupuleusement suivies.

Il avait du reste cette sûreté de la main, cette dextérité indispensable pour bien opérer, et en même temps cette fermeté d'esprit et ce sangfroid qoi caractérisent les bons opérateurs.

Il ne paraissait pas viser à l'élégance, ni dans la manœuvre des instruments, ni dans les pansements; il ne tenait pas non plus à la richesse et à la perfection des instruments. Son arsenal était fort simple. Deux ou trois bistouris de forme antique, dont les lames presque entièrement usées par de nombreux repassages attestaient les longs services; une petite sonde conique, réservée pour les rétrécissements difficiles à fran-

chir, et dont nul autre que lui peut-être n'aurait pu se servir; puis le fameux lithotome, qui des mains du frère Côme avait passé dans les siennes: c'étaient là ses armes de prédilection, et comme de vieux serviteurs dont il ne voulait pas se séparer.

Disons enfin que pour que M. Boyer se décidât à pratiquer une opération grave, il fallait qu'elle fût non seulement parfaitement indiquée, mais reconnue indispensable; et comme il n'avait jamais donné dans l'intempérance opératoire de la plupart des jeunes chirurgiens, il n'avait pas eu à se modérer avec les années.

Ici se termine, messieurs, ce que j'avais à dire aussi bien sur la pratique chirurgicale de M. Boyer que sur son enseignement; j'arrive maintenant à des travaux d'un autre ordre.

M. Boyer était déjà d'un âge assez avancé qu'il n'avait encore rien publié d'important en chirurgie, sauf le mémoire sur les aiguilles, lorsque vers la fin de 1811, il entreprit de réunir en un corps de doctrine les résultats de toutes ses études et de sa longue expérience; de rédiger enfin ce grand ouvrage qui devait mettre le comble à sa réputation.

Les cinq premiers volumes parurent en 1814; M. Boyer avait atteint sa cinquante-septième année quand il se décida à livrer ainsi à l'impression ces immenses matériaux qui, depuis si longtemps, faisaient la base de ses cours de pathologie externe, de médecine opératoire et de clinique chirurgicale. Il fit tout le contraire de ce qui se passe souvent de nos jours, où de jeunes chirurgiens, à peine sortis des écoles, débutent, pour se répandre dans le monde, par la publication d'un *Traité complet.*

Lorsque M. Boyer publia les premiers volumes de ce vaste *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, on ne possédait rien de semblable dans la science; pour trouver des traités un peu considérables, il fallait remonter au XVIe et au XVIIe siècle: c'était la *Grande chirurgie* de Guy de Chauliac, et les *OEuvres* d'Ambroise Paré; puis venaient des travaux dus à des étrangers: les *OEuvres* de Fabrice d'Aquapendente, les *Institutions* de Heister, et l'ouvrage de Benjamin Bell; ou bien des généralités telles que les *Opuscules et les discussions chirurgicales* de Haller, et les *Aphorismes* de Boerhaave.

En France, des hommes d'un grand mérite avaient publié quelques traités réputés classiques, mais c'étaient des publications incomplètes ou très abrégées. Les trois volumes de J.-L. Petit étaient devenus insuffi-

sants, et à plus forte raison celui de Hévin. Copart et Desault n'avaient guère donné que des essais. Restaient la *Pathologie* de Lassus et la *Nosographie* de Richerand : mais la première ne tirait son mérite que de l'érudition de l'auteur; la seconde, excellente pour la forme, laissait beaucoup à désirer pour le fond.

Quant aux traités spéciaux, aux monographies et aux mémoires, la France en possédait un grand nombre, mais c'était une science confuse et disséminée; sources précieuses qui, pour être consultées avec fruit, exigent des connaissances assez étendues et beaucoup de discernement. De sorte que les jeunes chirurgiens cherchaient en vain un de ces vastes traités où la science tout entière se trouve largement et abondamment exposée, avec tous ses détails, toutes ses acquisitions, toutes ses richesses, et cela dans un ordre simple, méthodique et lumineux.

C'était là une très regrettable lacune qui aurait pu décourager les plus hardis, mais qui n'était pas au-dessus des forces de M. Boyer. Indépendamment d'une érudition immense et d'une longue pratique, il avait les qualités personnelles nécessaires pour mener à bien une aussi grande entreprise : un esprit juste, droit, et sagement observateur, un caractère tenace, une volonté forte, une vie réglée, l'amour de la retraite et la passion du travail.

Le plan qu'il suivit était d'ailleurs fort simple. Il l'appelle *anatomique*, mais il aurait dû plutôt l'appeler *topographique* : car sans tenir aucun compte de la nature et de l'arrangement des tissus, ni même de la disposition des organes, il traite d'abord des maladies qui peuvent se montrer dans toutes les régions du corps, et en intéresser tous les organes ; puis, et dans un second ordre, il passe tout simplement des maladies de la tête à celles du cou, de celles du cou à celles de la poitrine, etc., en allant ainsi de haut en bas.

Vous n'attendez sans doute pas de moi, messieurs, que j'entre ici dans l'analyse détaillée de ce grand ouvrage. M. Boyer pensait en donner une idée suffisante en disant qu'il n'avait en d'autre but, en le publiant, que de dispenser les élèves de l'obligation d'aller puiser dans un grand nombre d'ouvrages des connaissances faciles à acquérir quand on les trouve dans un seul traité. Ajoutant qu'il n'avait pas la prétention de donner une chirurgie nouvelle; qu'ayant trouvé cette science toute faite, il la donnait telle que ses devanciers la lui avaient livrée.

M. Boyer faisait preuve de modestie, mais on va voir qu'il accordait trop au passé, pas assez au présent, et qu'il ne laissait presque rien à l'avenir.

Sans doute la chirurgie est nne science définitivement constituée, et elle a cet immense avantage sur la médecine, que personne n'oserait s'arroger la prétention d'en changer les fondements, et de la mettre eu question; comme ensemble de faits, de notions et de règles, elle se soutient par sa propre masse, *mole sua stat*; elle est à l'abri des révolntions si fréqnentes en médecine, et ce n'est pas dans ses écoles qu'on verrait nn praticien, suivi d'nn petit groupe d'élèves, déclarer qu'il va mettre à néant tous les travaux de ses prédécesseurs; que jusqu'à lui personne n'a sn ni observer, ni raisonner, et qu'il va refaire la science! Mais M. Boyer allait certainement trop loin qnand il disait que c'était à peine s'il restait à faire qnelque chose en chirurgie; que cette science était à peu près arrivée à son plus hant degré de perfection; que tout était découvert, inventé, counu : causes des maladies, nature, signes, traitements, opérations, appareils, instruments, etc., et cela grâce aux travaux de l'Académie royale de chirurgie et à cenx des hommes qu'avait formés cette célèbre Société.

C'est que c'était là sa grande, sa seule école à lui-même; école à jamais célèbre, qui n'avait été en effet composée qne de maîtres et qni avait eu pour auditoire le monde savant tout entier. C'étaient là de nobles souvenirs dont M. Boyer était plein; aussi n'a-t-il eu d'autre ambition que de suivre de loin ce brillant cortége si glorieusement inauguré par Maréchal, J.-L. Petit et Lapeyronie; son livre tout entier semble avoir été composé pour glorifier ces hommes illustres. C'est comme un vaste théâtre où nous les voyons successivement figurer: c'est Ledran et Foubert qui inventent la taille latérale proprement dite; c'est Daviel qui le premier sait extraire le cristallin et dilater le canal nasal; c'est Goursanlt et Pipelet qni jettent de si vives lumières sur le traitement des hernies étranglées; c'est Morand et Lafaye qui les premiers pratiquent avec sûreté l'ampntation des membres dans les articles; c'est Chopart, à jamais célèbre par son ingénieuse amputation partielle du pied; c'est Desault qui, en même temps que Hunter, a l'heureuse idée de pratiquer la ligatnre des artères au-dessus des tumenrs anévrismales.

Et tant d'autres grands chirurgiens dont il fant que je renonce à énu-

mérer ici les travaux : Bordenave, Lamartinière, Pibrac, Hévin, Brasdor, et leur interprète à tous, le savant, le laborieux, l'éloquent, l'impartial Louis, qui semble couronner ce glorieux édifice!

C'était là, je le répète, la grande et unique école à laquelle M. Boyer se faisait honneur d'appartenir, et dont il a été le judicieux, le savant, l'incomparable répétiteur.

Ajontons cependant que M. Boyer a su enrichir son ouvrage de faits importants. Outre les procédés opératoires dont j'ai parlé, on y trouve de nombreuses observations sur les *maladies des os*, une belle description des *tumeurs fongueuses*, des recherches précieuses sur les *maladies des yeux*. Et qui sait? Si M. Boyer eût été moins savant, moins méthodique, moins prudent, il aurait peut-être fait à son tour de nombreuses découvertes; mais par cela qu'il n'avait jamais voulu suivre que des routes fréquentées, que, nantonier prudent, il n'avait jamais voulu perdre de vue des rivages connus, il a plutôt perfectionné qu'inventé.

M. Boyer n'était donc pas un de ces hommes qui à eux seuls fondent une école, en faisant, pour ainsi dire, sortir de leur cerveau tout un corps de doctrine et qui ne laissent après eux que des imitateurs; sa gloire à lui est d'un autre ordre: il a su enseigner, puis réunir en un vaste traité, et sous la forme didactique, toutes les connaissances chirurgicales acquises de son temps.

Aussi son livre n'est pas une de ces compositions que leurs auteurs enfantent avec une sorte de verve et avec amour, c'est le produit d'un travail de longue haleine, d'un travail opiniâtre, parfois pénible; composé après les labeurs de chaque jour, il a été plus d'une fois, pour l'auteur, une source d'ennuis et de regrets, mais l'ayant commencé sur cette vaste échelle, M. Boyer a voulu le terminer, et il l'a fait avec bonheur.

Avec bonheur, dis-je, car à lui seul appartenait de compléter ces onze volumes et de mettre la dernière main à ce grand édifice.

Que si maintenant, messieurs, j'avais à caractériser ce bel ouvrage dans son ensemble, empruntant à M. Roux une pittoresque comparaison, je dirais volontiers avec lui, qu'il ressemble à certains monuments grandioses des arts qui semblent inachevés parce qu'ils sont dépouillés d'ornements, et qui n'en frappent pas moins par leurs belles lignes architecturales et par leur noble simplicité. Mais les livres, messieurs, ont aussi leurs destins! Fasse le ciel que des mains téméraires ne viennent pas

un jour altérer cette noble simplicité en essayant d'élever d'informes constructions sur ces assises éternelles!

Mais il est temps que je m'arrête dans cet exposé déjà bien long des travaux de M. Boyer. Après l'avoir montré dans son enseignement de l'anatomie d'abord, puis de la médecine opératoire, de la pathologie externe et de la clinique chirurgicale, je l'ai examiné comme écrivain, comme l'auteur du plus vaste traité de chirurgie des temps modernes; j'ai dit en même temps quelles fonctions il avait remplies, quelles places il avait occupées, de quels honneurs il avait été revêtu, mais tout cela nous avait fait en quelque sorte oublier l'homme dans sa vie privée; nous l'avions perdu de vue depuis le moment où, nommé chirurgien gagnant maîtrise, il était devenu un personnage public et officiel. Il convient maintenant de le reprendre au terme de cette carrière si honnêtement, si laborieusement parcourue, au sortir de ce palais des Tuileries où l'avait appelé la confiance de l'empereur; nous allons de nouveau pénétrer dans sa vie intime, et chercher si la fortune, les honneurs, si l'âge enfin, avaient apporté en lui de notables changements.

Pour ma part, messieurs, je n'oublierai jamais l'impression que fit sur moi ce grand chirurgien, la première fois que je me trouvai en sa présence.

Je sortais de l'Hôtel-Dieu, où j'avais vu un chef de service, grave, silencieux, d'une belle et noble figure, mais l'air froid et dédaigneux; il portait un habit vert boutonné, une cravate noire, un chapeau enfoncé sur les yeux. La foule muette qui entourait chaque lit se rangeait devant lui avec une sorte de crainte respectueuse : c'était Dupuytren, alors à l'apogée de sa réputation.

A la Charité, c'était un tout autre spectacle : un homme assez avancé en âge, couvert d'une redingote d'une nuance passée, un mouchoir de couleur roulé autour du cou, les mains derrière le dos, semblait se promener avec quelques élèves, de lit en lit; il était de taille moyenne, d'une physionomie douce et affable, mais peu distinguée; le dos bon et rond, suivant l'expression de Diderot; la tête dans les épaules, un peu inclinée sur la poitrine; les yeux petits, mais vifs, spirituels et regardant les nouveaux venus avec un mélange de curiosité et de malice : c'était M. Boyer qui n'avait encore rien perdu, sinon de son habileté, du moins de sa sagacité chirurgicale.

Après la visite des malades et avant d'entrer dans l'amphithéâtre, il allait chaque jour s'asseoir sur une table de chêne à l'extrémité de la salle, et là, les jambes pendantes et les mains croisées sur son tablier, entouré d'un petit groupe d'élèves curieux d'entendre ce Nestor de la chirurgie, il se livrait à de bonnes causeries sur un ton familier, avec un entrain et ct une verve inexprimables. Celui qui n'a pas vu M. Boyer dans ses moments d'intimité et d'abandon, ne l'a pas connu. C'était son coin du feu à lui, et tous ses élèves étaient ses enfants; il y en avait un ordinairement qui était le point de mire de ses plaisanteries, surtout s'il arrivait d'une province qui y prêtât.

Les examens à l'École étaient encore, pour M. Boyer, une occasion de montrer toute cette bonhomie aiguisée de malice : il est vrai que l'acte probatoire n'était guère probant, mais il comptait sur ses collègues. C'étaient comme à l'hôpital, des récits pleins de rondeur, de causticité et de bon sens. Comme il avait vu de près la plupart des grandes célébrités contemporaines, il était intarissable en ses anecdotes, ou plutôt en ses contes qu'il assaisonnait non pas précisément de sel attique, mais de sel gaulois, bien gros et bien piquant. C'était dans ces occasions qu'il faisait ses professions de foi en toute matière, même en ce qui concernait la science. Il croyait peu à la médecine, et il s'appuyait de l'autorité de M. Corvisart, qui, disait-il, n'y croyait pas plus qu'il ne faut y croire.

J'ai dit que dans ses écrits, qui tous ont été sérieux, il n'avait pas tenu tout à fait assez compte des heureuses innovations de son siècle. Quand il était assis au milieu de son petit groupe d'élèves, il y mettait bien moins de façons et de réserve : c'étaient des railleries interminables sur les nouvelles conquêtes chirurgicales dont on faisait tant de bruit. Il en était une réelle et grande par-dessus toutes, qui l'avait d'abord trouvé très incrédule et très irrévérencieux, mais à laquelle son bon sens avait fini par le rattacher entièrement, je veux parler de la *lithotritie*. La première fois qu'on en fit l'essai devant lui, il dit, d'un ton un peu goguenard à M. Leroy (d'Étiolles), qui manœuvrait sous ses yeux avec une grande prestesse : *Monsieur, je vois bien la queue de la poêle, mais je ne vois pas ce que vous faites frire!* Paroles un peu triviales, si l'on veut, mais qui exprimaient parfaitement, et les hasards d'une opération faite un peu en aveugle, et l'impression qu'elle faisait sur lui.

Une autre opération plus délicate encore, mais qui n'a pas la même gravité, la *staphyloraphie*, ne trouva pas d'abord non plus en lui un grand admirateur, il finit aussi par s'y rendre et par en reconnaître tout le mérite ; mais la première fois qu'on lui présenta un malade dont le voile du palais avait été ainsi réuni, il se contenta de lui dire d'un air un peu narquois : *Eh bien, monsieur, vous allez devenir un grand orateur !*

Mais, je le répète, M. Boyer avait fini par rendre pleine et entière justice aux travaux de ses contemporains, par accueillir et préconiser tout ce qui s'était fait d'avantageux en chirurgie. Je reviens aux habitudes de sa vie privée. Voici quel était l'ordre invariable de ses journées.

Il se levait régulièrement à cinq heures du matin en été, et à six en hiver; une heure après il était à l'hôpital. De neuf à dix heures il rentrait chez lui, se faisait coiffer, mettait une culotte courte, des bas de soie noire, des souliers pointus, et donnait ses consultations jusqu'à midi. Il faisait alors un très frugal repas; puis à une heure, s'il était d'acte, il allait à l'École; dans le cas contraire, il montait en voiture et allait visiter ses malades de la ville. Sa tenue était excellente : il portait un costume simple et sévère, qui annonçait une grande aisance; sa conversation auprès des malades était modérément enjouée, il les encourageait, et savait arrêter ses visites dès qu'elles n'étaient plus absolument nécessaires.

Rentré chez lui vers six heures, il se mettait à table et en sortait à sept pour se retirer dans son cabinet: c'était pour travailler à son grand ouvrage. Il en a dicté presque tous les chapitres tout en fumant sa pipe et en buvant quelques verres de bière.

Il écrivait cependant et composait avec une grande facilité, car il lui est arrivé plus d'une fois de laisser une phrase inachevée, de sortir, et à son retour de reprendre la plume pour terminer son paragraphe, comme si rien n'avait interrompu le cours de ses idées. A dix heures et demie il se couchait dans un lit aussi large que long, et qui lui fut toujours commun avec madame Boyer, et le lendemain il recommençait exactement le même genre de vie.

M. Boyer n'allait jamais dans le monde, il est douteux qu'il ait été deux fois en sa vie au spectacle ; il racontait seulement que lors d'un voyage à Bruxelles, un soir, n'ayant rien de mieux à faire, il avait conduit son fils à la comédie : aussi était-ce un événement.

Mais, par cela même qu'il était toujours demeuré étranger au monde,

il n'avait jamais attaché le moindre prix à ces distinctions, à ces titres et à ces honneurs qui font la joie et le désespoir de tant de gens. Quand l'empereur lui avait accordé le titre de baron, il l'avait accepté avec une respectueuse déférence, mais jamais on ne l'a vu attacher ce titre à son nom, et se faire annoncer avec cette qualification; il n'affichait aucun dédain pour les titres de noblesse, il n'était pas homme à se draper dans un superbe mépris, et à refuser avec éclat des faveurs tant recherchées par d'autres, mais en petit comité il riait de sa baronnie, et ne s'égayait pas moins sur les titres et les décorations de quelques uns de ses confrères.

Les événements ont prouvé, messieurs, que ce n'était ni par vanité ni par esprit de dénigrement qu'il semblait ainsi fouler ce vain luxe de titres, d'honneurs et de fortune. Le jour de l'abdication de l'empereur, ceci est historique, il dit à M. Hervez de Chégoin: « Je perds aujourd'hui ma dotation, 25,000 francs de traitement, et en même temps ma place de premier chirurgien de l'empereur. J'ai cinq chevaux, j'en vendrai trois, je garderai la voiture qui ne me coûte rien, je lirai ce soir un chapitre de Sénèque, et je n'y penserai plus. »

Voilà un des côtés du caractère de M. Boyer; je vais en faire connaître d'autres non moins respectables.

J'ai dit que connaissant le prix de l'argent, il avait pu paraître un peu âpre au gain et d'une économie un peu sordide; je l'ai montré faisant lui-même la collecte pour ses cours, et j'aurais pu ajouter que plus tard il s'était fait le vendeur de son grand ouvrage de chirurgie; que c'était chez lui, dans son hôtel, et de ses propres mains qu'on allait en faire l'acquisition moyennant le prix fixé par lui; mais tout cela tenait à ses principes de rigide probité: ce qu'il exigeait des autres, il aurait trouvé juste et naturel qu'on l'exigeât de lui-même, et là où il fallait être généreux et libéral, il l'était. On vient de voir avec quelle philosophie, avec quelle sérénité il sut accepter un changement de fortune, il faut dire maintenant quelle était sa bienfaisance, et quelle part y prenait madame Boyer.

Madame Boyer, issue de parents plus pauvres encore que ceux dont était sorti son mari, n'aimait pas autant que lui à parler de ses commencements, mais jamais non plus elle n'oublia sa famille; et de même que M. Boyer, à son retour d'Espagne, était allé visiter les siens dans sa

petite ville d'Uzerches, de même madame Boyer fit, de son côté, un voyage à Amiens, sa ville natale, et descendit dans les bas quartiers pour y combler de bienfaits quelques pauvres pareots.

Le seul chagrin que madame Boyer ait causé à son mari, mais profond et irrcmédiablc, ce fut le jour où elle lui fut enlevée, c'est-à-dire le 15 mars 1832. Depuis lors, M. Boyer ne traîna plus qu'une existence triste et décolorée; à l'hôpital, au milieu des élèves, il semblait encore retrouver quelques éclairs de gaieté, mais hors de là il était taciturne, sombre, lourd et mélancolique: rien désormais ne l'attachait à la vie. Il avait abandonné sa maison de campagne de Vincennes. «Qu'irais-je y faire? disait-il, madame Boyer n'y est plus!» Il ne voulait plus même se faire faire d'habit, et s'il sortait, ce n'était guère que pour aller au cimetière de l'Est visiter la tombe de cette épouse tant regrettée. Seulement il continua de se livrer, et plus encore peut-être que par le passé, à des actes de bienfaisance qu'on a trop peu connus, car loin d'en faire étalage, il prenait grand soin de les cacher.

Il avait, avaot tout, deux pauvres familles à secourir, la sienne et celle de madame Boyer. Il n'est aucun de ses parents qui ne se soit ressenti de ses bienfaits, mais c'est principalement sur sa bonne sœur, Marie Boyer, qu'il se plut à les répandre. Après la mort de Vareillaud, son époux, il lui assura une pension viagère de 1,200 francs; il recueillit chez lui ses enfants, et les mit en mesure d'arriver à une honnête position. Son frère avait laissé plusieurs enfants: il fit à l'aîné une pension de 800 francs, c'était un père de famille, et une pension de 600 francs au plus jeune, qui n'avait pas d'eofaots, et il avait eu soin de stipuler que ces petites pensions seraient reversibles sur leurs veuves. Il assura également des secours aux parents de madame Boyer.

C'étaient là des bienfaits qu'il n'a pu entièrement cacher, mais il en était d'autres qu'on ne pût connaître qu'en le prenant en quelque sorte sur le fait. Il y mettait un mélange de délicatesse, de bonhomie et d'originalité qui tenait à son caractère.

Ainsi dans les salles de son hôpital, où il y avait tant de maux à guérir et tant de misères à soulager, M. Boyer, après les secours de son art, distribuait de nombreuses aumônes; mais pour cela il attendait que les élèves et les gens de service fussent éloignés, et alors, se glissant entre les lits, il allait interroger les malades qui étaient sur le point de sortir,

il leur demandait ce qu'ils comptaient faire, quelles étaient leurs ressources, leurs moyens d'existence. On l'entendit un jour dire à une pauvre femme qui allait quitter l'hôpital : « Ma bonne femme, voulez-» vous me rendre un petit service? — Comment donc, monsieur Boyer, » mais de tout mon cœur! — Eh bien, lui dit-il en lui glissant dans la main » une belle pièce de 5 francs, faites-moi le plaisir de passer pour moi ce » vieil écu rogné! » D'autres fois, s'adressant à de pauvres ouvriers, il donnait à celui-ci de quoi acheter un outil dont il avait besoin, à cet autre de quoi s'assurer un petit logement, mais toujours après de nombreuses questions, et toujours pour bien placer ses aumônes.

Mais depuis longtemps la santé de M. Boyer s'affaiblissait. En 1833, le 16 novembre, après sa visite à la Charité, il éprouva un malaise général et quelques frissons; il fit néanmoins comme de coutume, et avec beaucoup de lucidité, sa leçon de clinique chirurgicale, il donna même quelques consultations aux malades du dehors; mais, rentré chez lui, il ressentit de vives douleurs lombaires qui l'obligèrent de se mettre au lit. Il espérait en être quitte pour une première attaque de colique néphrétique, mais au lieu de se borner à une simple expectation, M. Boyer se fit faire une très forte application de sangsues; il en résulta une grande perte de sang, et presque aussitôt il tomba dans un état de prostration dont il ne fut plus possible de le relever.

L'adynamie fit de rapides progrès, et malgré les soins éclairés de son ami M. Lherminier, son collègue à l'hôpital de la Charité, il succomba le 25 novembre, à l'âge de soixante-seize ans et demi.

Jusque dans l'expression de ses dernières volontés, M. Boyer s'est montré ce qu'il avait été toute sa vie, un homme simple, modeste, ennemi du faste et de l'ostentation. « Je veux, » a-t-il dit (dans un testament en date du 13 avril 1832, au moment où le choléra sévissait avec le plus de fureur), « je veux que mes funérailles soient faites de la manière la » plus simple et la moins coûteuse, et qu'il ne soit prononcé aucun dis-» cours par qui que ce soit. »

M. Boyer a été obéi, personne n'est venu arrêter son cercueil sur le bord d'une tombe pour y exhaler des douleurs réelles et profondes, sans doute, mais qu'il était mieux d'épancher en famille ou dans le sein d'un ami.

Les corps savants eux-mêmes ont attendu que M. Boyer fût pleine-

ment entré dans la postérité, avant de porter un jugement sur sa personne et sur ses travaux. Près de vingt années s'étaient écoulées quand l'initiative d'éloges si bien mérités a été prise par la Faculté, et malgré les périls d'une inévitable comparaison, j'ai dû, messieurs, répondre à votre impatience et vous associer à ces hommages.

Puissent les paroles que je viens de prononcer ne point paraître trop indignes, et de cette grande mémoire, et de l'Assemblée qui m'a fait l'honneur de m'entendre!
